

David J. Bond

(University of Saskatchewan, Saskatoon)

***Les Yeux jaunes de Jacques Chessex:*
l'écriture et le diable**

La critique a souvent signalé chez Jacques Chessex les traces d'un calvinisme indéracinable. Il s'agit d'une perversion de l'esprit religieux, d'une vision profondément pessimiste d'un monde dominé par le diable et où règne le mal. Alain Bosquet écrit que "Jacques Chessex est toujours hanté par la lutte du bien et du mal," et Alain Clerval voit son oeuvre comme "un témoignage terrible sur les ravages qu'une foi intransigeante peut causer chez un être."¹ *Les Yeux jaunes* ne font pas exception à cette vision troublante, mais c'est un roman qui ne manque pas d'être intéressant d'un autre point de vue: de tous les écrits de fiction que Chessex a publiés, c'est le seul qui traite des rapports entre la création littéraire et le calvinisme.²

Alexandre Dumur, le narrateur des *Yeux jaunes*, est un écrivain dans la cinquantaine qui mène une vie tranquille à côté de sa jeune femme Anne dans la campagne vaudoise. Pourtant, malgré des succès littéraires et un mariage heureux, quelque chose lui manque: il n'a pas d'enfant. Anne et lui décident, donc, d'adopter Louis, un garçon de treize ans. Dès l'arrivée de ce dernier dans leur vie, les choses se gâtent. Louis crée le désordre et sème la discorde. Tour à tour turbulent et sournois, il fait preuve de tant d'insolence et cause tante de remous à l'école que la commission scolaire prie ses parents adoptifs de l'en retirer. Alexandre remarque que seule la musique semble apaiser cet esprit troublé, donc il persuade Claire Moiry, la femme du pasteur, de donner des leçons de piano à Louis. Anne et Alexandre ayant été chassé de la maison par le vacarme des leçons de musique, Louis profite de son tête-à-tête avec cette jeune femme pour la séduire. Le pauvre pasteur, en désespoir de cause, décide de quitter la région avec sa famille, mais sa femme, incapable de s'arracher à Louis, se suicide. Louis devient ensuite l'amant d'Anne, et les deux quittent Alexandre pour s'installer à Lausanne, où Anne prend un autre amant, qui devient aussi celui de Louis. Alexandre, dans

l'intervalle, sombre dans l'alcoolisme et rôde dans les quartiers les plus louches de Lausanne. Il essaie de refaire sa vie avec Anne et Louis, mais ne supporte pas les rapports qui existent entre sa femme et le garçon. Il finit par se suicider.

Fils de prédicateur calviniste, Alexandre Dumur est obsédé par la présence du mal bien avant l'arrivée de Louis dans sa vie. Il est convaincu que le corps est associé au mal, et il parle de "la loi...qui veut que le corps soit un lieu de la pire espèce, un cloaque que Dieu méprise et punit" (p. 17). L'homme, selon lui, est l'esclave du désir, et: "Toujours, partout c'était le désir, le monstrueux seigneur de ce monde qui tordait et qui ravageait ses esclaves" (p. 127). Ses parents lui avaient enseigné que le diable était partout: "Pour mon père et pour ma mère, le diable *existait* réellement, ils le voyaient, ils surprenaient ses ruses, ses sales tours, ils le traquaient, ils le combattaient" (p. 83). Adulte, il continue à croire que "le Malin, lové, guettait patiemment" (p. 125). Cette religion austère est liée à un passé auquel Dumur ne peut jamais échapper, et fait partie de son héritage vaudois. "J'étais lié à cette tristesse par ma naissance et par le sang innombrable de ma race," dit-il (p. 39), et il attribue le remords qui l'accable au "venin que diffuse cette vallée" (p. 16).

Assujetti à un calvinisme rigoriste, Alexandre Dumur est hanté par un sentiment de culpabilité. "J'étais un porc voué à la boue excrémentielle, je passerais le reste de mes jours dans la colère du Dieu jaloux," pense-t-il (p. 67). Tout le malheur qui lui arrive est, selon lui, la punition de Dieu, "car une fatalité pesait, détruisait, vengeait de Dieu savait quelle injure, de Dieu savait quelle faute usant ses conséquences comme une abominable plaie" (p. 149). Mais, au fond, il sait très bien de quelle faute il est puni: la faute d'avoir écrit. L'écrivain est un monstre qui a pris sur lui un droit qui appartient à Dieu seul: celui de créer. Il est donc l'instrument du diable, et l'écriture fait partie du mal. Alexandre Dumur sait que ses parents auraient condamné d'emblée son activité littéraire comme étant l'oeuvre du diable, et il rend grâce à Dieu "de leur avoir épargné le spectacle de mes erreurs et la lecture de mes livres" (p. 29).

La punition infligée à Alexandre correspond à son péché. Il a fait concurrence à Dieu en imitant son geste créateur, donc Dieu le frappe de stérilité. Incapable de procréer, Alexandre regrette profondément de ne pas avoir d'enfant, et il essaie d'échapper à la punition divine en adoptant un enfant. Il se rend compte, bien sûr, que son acte constitue un autre péché, et, parlant de Louis, il dit: "J'avoue que l'arrivé de celui-ci me troublait comme une faute" (p. 11).

C'est Louis lui-même qui devient sa punition. Dès le début, Louis est représenté comme un être à peine humain; il ressemble plutôt à un animal. On remarque sa démarche oblique, ses dents pointues, son regard jaune, et "une ressemblance animale" (p. 15). Le pasteur l'appelle "Une sale bête! Une bête dangereuse!" et il met en garde son père adoptif: "quand on couve une bête sauvage, il faut savoir en tirer les conséquences" (p. 55). Plus spécifiquement, Louis ressemble à un renard par ses cheveux roux et ses yeux jaunes. Ainsi, quand il regarde le garçon, Alexandre se souvient instinctivement d'un renard qu'il avait dérangé au fond d'une grotte et qui l'avait attaqué.

Or, il arrive que la rage, maladie qui atteint surtout les renards, sévit dans la région. La rage devient le symbole du mal dans la nature, et Alexandre est celui qui porte ce mal. Le pasteur, une des premières victimes de Louis, ne se trompe pas quand il dit à Alexandre: "Votre fils est enragé, monsieur" (p. 61). Le début de l'épidémie dans la région coïncide avec l'arrivée de Louis, dont le premier acte de méchanceté contre ses nouveaux parents est de mordre Anne. Avec cette morsure, le mal entre dans la vie d'Alexandre et de Anne, car, dit Alexandre: "Tout est venu à la fois et de très loin, comme chez ceux qui ont été mordus par une bête folle" (p. 16). A mesure que se multiplient les affiches mettant la population en garde contre la rage, le mal progresse dans la vie d'Alexandre, avant de se terminer, comme la rage, par la mort.

Porteur du mal, Louis est naturellement comparé au diable. Alexandre appelle son fils adoptif "ce garçon du diable" (p. 50) et il parle du "caractère infernal de Louis" (p. 98). Quand il réfléchit plus tard à l'arrivée de Louis, il lui semble que "le diable s'était installé avec lui" (p. 10). Ce n'est pas par hasard que Louis s'attaque d'abord à Claire Moiry puisqu'il atteint, par l'intermédiaire de sa femme, le pasteur, le représentant du Dieu dont Louis est l'ennemi.

Louis suscite la haine et la jalousie; il est cruel et violent; mais, avant tout, il provoque le péché de la chair. Son attitude envers Anne, la façon dont il la regarde, attise le désir d'Alexandre, qui prend plaisir à faire l'amour à sa femme quand il sait que le garçon écoute dans la chambre voisine. Sachant que son fils est l'amant de Claire Moiry, Alexandre ressent une violente passion pour cette femme. Quand Anne prend un amant, le fait que Louis a eu des rapports sexuels avec cet homme devient "un sel de plus pour leurs rencontres" (p. 101). L'activité sexuelle d'Alexandre, d'Anne et de ses amants tourne au voyeurisme. Alexandre finit par rôder dans les quartiers des prostituées à Lausanne.

Il est évident que Louis incarne le désordre. Il détruit l'ordre qui régnait dans la vie d'Alexandre, et dont il avait besoin pour écrire. Sa femme, par contre, personnifie l'ordre dans son existence, car elle est le centre de sa vie tranquille, celle qui maintient en harmonie les éléments de cet ordre. En s'attaquant à Anne, Louis détruit le principe de l'ordre, et Alexandre se trouve très vite dans l'incapacité d'écrire. Même avant l'arrivée de l'enfant dans leur maison, la décision de l'adopter crée une atmosphère lourde de menaces qui empêche le narrateur d'écrire. "Je passais des jours entiers dans une torpeur blanche, incapable d'écrire," dit-il (p. 10). Le lendemain de l'arrivée de Louis, Alexandre est "incapable de nouveau d'écrire une ligne" (p. 24). Privé d'Anne et de l'ordre qu'elle représente, Alexandre affirme: "Je ne faisais rien qui vaille depuis qu'elle m'avait quitté" (p. 131). Il pense tout le temps aux deux êtres qu'il a perdus: "Je n'étais plus libre d'écrire, de vivre à ma guise. Leur image m'obsédait, me poursuivait, son venin me rongait" (p. 97). Pendant une courte période, Louis et Anne reviennent, et Alexandre essaie de remettre de l'ordre dans sa vie, mais le roman qu'il achève est refusé par son éditeur, qui le juge inférieur. Enfin, il abandonne l'écriture et détruit son manuscrit.

Alexandre est puni parce que, pour lui, écrire est l'oeuvre du diable. Pourtant, dans les textes de Chessex, l'écriture est représentée comme ayant une nature double: elle provient du diable, elle est associée au mal et au péché, mais elle s'oppose en même temps à toutes ces notions. Elle est la libération et le refus de la triste pensée calviniste, et, si le diable sous la forme de Louis s'en prend à l'activité littéraire d'Alexandre Dumur, c'est parce que la littérature s'oppose à l'idée du péché et combat le diable.

C'est pour s'affranchir de l'influence de ses parents, qui condamnaient l'acte d'écrire, qu'Alexandre écrit. Il écrit, pour ainsi dire, **contre** la conception calviniste du monde, et il utilise sa plume "pour exorciser [ses] fantômes" (p. 19). A un moment de sa vie où il est accablé par le fardeau de son ascendance calviniste, il écrit un poème. Après l'avoir écrit, il avoue: "Et puis, l'écrire m'avait apaisé. La fraîcheur revenait" (p. 41).

La littérature est la liberté, mais elle est loin d'être une cause de désordre. Elle est l'ordre même et elle s'oppose au désordre créé par le diable. Alexandre ne peut se passer d'Anne parce qu'elle lui procure l'ordre et la sécurité, éléments essentiels à la création littéraire. "En quinze ans elle m'avait aidé à écrire en créant le désordre, et Alexandre sait qu'il travaillerait "bien mieux . . . quand l'ordre et la tranquillité des âmes seraient revenus dans la maison" (p. 47). Quand il se remet

à écrire, la première chose qu'il fait est d'établir un programme qui réglerait sa vie. Ce programme le protège du désordre qui avait menacé son existence, et il ajoute: "Mon livre se corsait d'autant mieux que je demeurais isolé de mes coupables va-et-vient" (p. 135).

Le plus grand élément de désordre est la mort. Pour le calviniste, le mal et le diable sont intimement attachés à la mort. Il se représente la mort comme une punition divine et le fruit de ses péchés. Il croit en un Dieu qui veut sa blessure et sa mort, comme l'affirme Chessex.³ La rage, symbole du mal, engendre une crainte générale parce qu'elle mène à la mort. Et Louis, qui personnifie le diable, le mal et la rage, cause la mort de la pauvre pécheresse Claire Moiry, et même celle d'Alexandre.

Il n'est pas étonnant que la mort domine les écrits de Chessex, qui affirme: "La mort est au centre de mon oeuvre, elle a toujours été au centre de moi."⁴ Elle exerce une véritable fascination sur ses personnages. Alexandre Dumur hante les cimetières et les enterrements, et il adore lire les avis mortuaires dans les journaux. Il rêve à la mort; il est obsédé par cette "rêverie de la mort! Imagination de l'abject, de l'innommable, du pire" (p. 160). Mais la mort fascine Alexandre parce que, paradoxalement, elle est liée à la vie et au goût de la vie. Les forces vitales chez l'homme trouvent leur expression la plus forte dans l'activité sexuelle, et dans l'esprit d'Alexandre le sexe et la mort sont inséparables. Il songe au cadavre de Claire Moiry, "le bel os perçant sous la chair, les cheveux intacts sur la bouillie de la tête" (p. 153), et son désir sensuel pour Anne s'accroît. Dans ses rêves, il fait l'amour au cadavre de Claire Moiry, et il se réveille "enchanté et désespéré" par sa méprise (p. 160).

Naturellement, pour Alexandre Dumur la littérature doit refléter la présence de la mort et sa nature double. Son dernier poème, écrit par une belle journée de printemps où la vie renaît autour de lui, célèbre la mort, et se termine par ces vers: "louons Dieu dans les hauteurs de l'air/L'os attend sous la tendre chair" (p. 180). La mort devient ainsi une source d'inspiration. Quand il est repris, un jour, par la hantise de la mort, Alexandre rend visite au cimetière où Gustave R. est enterré.⁵ Là, sur sa tombe, Alexandre écrit un poème à la mémoire de son ami mort, poème qui doit sa naissance à la mort.

La création littéraire résiste à la mort, tout en s'y inspirant. Les écrits de R. survivent à la mort de leur créateur pour parler d'outre-tombe à des êtres vivants comme Alexandre. L'oeuvre de R. (comme celle de Crisinel, de l'avis de Chessex) "triomphe avec sûreté du temps."⁶ Il est important de remarquer, par ailleurs, qu'il

se donne la mort un vendredi saint. Le Christ ressuscite après sa mort; de même Alexandre, dans ses écrits, se servira de la mort pour engendrer la vie. Comme son nom le suggère, Alexandre sera un grand conquérant dont les oeuvres résisteront au temps.⁷ Il est même obscurément conscient de sa victoire, car, quelques instants avant son suicide, il se souvient d'être allé, le jour de la Saint-Louis, à une fête dans un petit village. Il revoit les gerbes de fleurs, les pots de miel, les insectes bourdonnant autour des tréteaux qui "ployaient sous des paniers de prunes et de poires" (p. 183). Des images de la vie et de la joie de vivre l'accompagnent quand il s'achemine vers la mort.

A la lumière de cette célébration de la vie dans la mort, la fin des *Yeux jaunes* paraît beaucoup moins énigmatique. Tenant son revolver à la main, Alexandre déclare: "Alors tristement, je me pressai sur la détente et je me tuai" (p. 188). Fin étrange qu'un critique qualifie de "phrase étonnante et détonnante," et qui le rend perplexe.⁸ Comment Alexandre peut-il dire ou écrire cette phrase s'il s'est donné la mort? La réponse est claire: Chessex veut indiquer que le texte subsiste après la mort de celui qui le rédige. Il ne s'agit pas de logique, mais d'une représentation symbolique de la résistance du texte après la mort. Alexandre est mort, mais ce qu'il a écrit demeure, et nous le lisons après sa mort.

Pénétrés d'un certain calvinisme, *Les Yeux jaunes* présentent une image effrayante de l'existence humaine. Pour Alexandre Dumur, le diable hante ce monde, encourage le péché, le désir, le remords, et apporte la mort. L'oeuvre écrite reflète cette image du monde, et se penche sur la nature humaine. L'écrivain devient un prêtre qui est à l'affût du péché, "pêcheur d'âmes, scrutateur d'âmes, détecteur de ruses d'âmes en mal de nouvelles aventures" (p. 19). Alexandre est lui-même fils de prédicateur mais il a choisi de poursuivre le travail de son père d'une autre façon, par une conduite malsaine qui exprime la fascination du mal, de l'avis même d'Alexandre: "La chronique du mal me fascinait comme le mal lui-même" (p. 105). Mais la création littéraire, tout en s'inspirant du mal, du péché et de la mort, refuse d'accepter l'esprit calviniste. Elle englobe le calvinisme, l'utilise et le transforme. Et, en faisant une oeuvre qui résiste au mal et à la mort, elle les rend inoffensifs. Alexandre, qui parle en connaissance de cause, décrit ainsi le travail de l'écrivain: "Gestes sacrés, qui n'ont rien de commun avec la métamorphose physique. Le stylo du sorcier touche, le mal sort. Le sorcier parle, le sorcier écrit sur un bout de papier, le démon fuit de sa cachette" (p. 20).

Notes

¹Alain Bosquet, "Jacques Chessex: *Le Séjour des morts*," *NRF*, 50 (1977), p. 130; Alain Clerval, "Jacques Chessex: *La Confession du pasteur Burq*" *NRF*, 30 (1967), p. 521. Voir aussi mon article "Jacques Chessex: La Conscience calviniste," *Bulletin de la Société des Professeurs Français en Amérique* (1987-1988), pp. 173-185.

²*Les Yeux jaunes* (Paris: Grasset, 1979). J'ai utilisé pour cet article l'édition parue dans le Livre de Poche.

³Chessex, *Carabas* (Paris: Grasset, 1971), p. 214.

⁴Jérôme Garcin, *Entretiens avec Jacques Chessex* (Paris: Editions de la Différence, 1979), p. 112.

⁵Il s'agit, sans doute, de Gustave Roud, ami de Chessex.

⁶Chessex, *Les Saintes écritures* (Lausanne: Bertil Galland, 1972), p. 58.

⁷Il est intéressant de remarquer que Jacques Chessex, comme ses personnages Jean Calmet (*L'Ogre*) et Jonas Carex (*Jonas*), porte les mêmes initiales que Jésus Christ, qui, lui aussi, a triomphé de la mort.

⁸Jean Muno, "Les Fagnes intérieurs," *La Revue Générale*, no. 6/7 (juin-juillet, 1979), p. 99.